

Mon Village : La Mazine

La Marine ce n'est pas qu'un mot. La Marine c'est un quartier d'Oran... non, pas un quartier, c'est une véritable cité qui a son Histoire, une Histoire colorée et des us et coutumes plus colorés encore.

La Marine c'est la patrie de Gasparet et d'Angustia, c'est la mienne aussi.

✱

La Marine comprend la partie ouest de l'actuelle ville d'Oran s'ouvrant sur l'arrière-port. Elle occupe, aurait dit mon savant grand-père, la dépression triangulaire comprise entre le Djebel Murjadjo et la citadelle de Rozalcazar (ce que nous traduisions par Santa Cruz et le Château Neuf de la Promenade de Létang), la pointe sud en direction du ravin de Raz-el-Aïn étant verrouillée par le fort San Fernando. C'étaient là, depuis le XVII^e siècle, les limites même de l'ancienne ville espagnole.

De cette ville il reste peu de choses à l'arrivée des Français : le tremblement de terre de 1790 a pratiquement tout détruit ; après le départ, l'année suivante, des troupes du roi Philippe, le pillage termina l'œuvre de démolition. Seuls demeurent les ouvrages fortifiés qui l'enserraient, de Lamoune à Sainte-Thérèse en passant par Saint-Grégoire, Santa Cruz, le Vieux Château de la Casbah, le Château Neuf ; leurs silhouettes serviront de toile de fond à la ville basse.

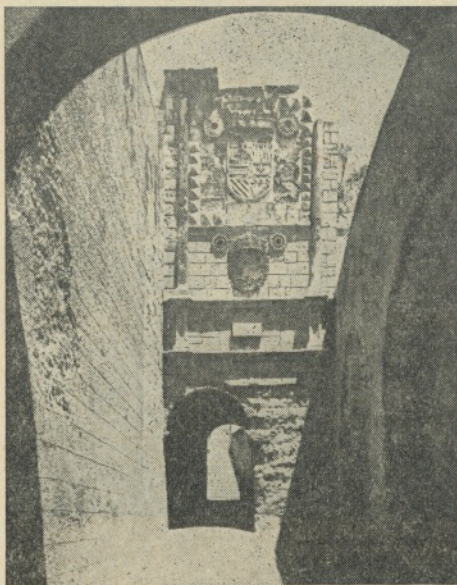
Ajoutons à cela des tronçons de remparts : le Tambour San José au bas de la rue des Jardins (qui deviendra la salle des Amis Réunis), la porte de Canastel au débouché de la rampe de Madrid sur la place Kléber. En dehors de quelques constructions plus ou moins invalides, rien, à vrai dire, ne témoigne qu'il y eut, en cet endroit, une ville vivante et qui mérita le surnom de « Corte Chica » ; les rares vestiges ou édifices en bon état, comme la Porte d'Espagne ou la Posada de la place Emerat, près de la vieille fontaine, seront classés monuments historiques.

Tout était à faire et ce fut rondement mené : en cinquante ans la ville couvre entièrement le périmètre fortifié et le débord. La Marine sera alors le cœur de la jeune cité et centralisera les différents services administratifs.

Aujourd'hui, nous retrouvons encore les bâtiments qui les abritèrent. La mairie s'installe successivement rue Bassano, puis rue Philippe, enfin place de la République (ou Impériale au gré des gouvernements) dans l'actuel immeuble de la Compagnie des Eaux, non loin de la Chambre de Commerce ; le Trésor se trouvait boulevard Malakoff ; la Préfecture resta soixante-dix ans place Kléber ; jusqu'en 1913, l'église Saint-Louis sera la Cathédrale d'Oran ; le Casino Bastrana fut un temps Théâtre Municipal. Par la suite, les administrations

suivront la ville dans son extension et émigreront vers les nouveaux quartiers. De son côté, l'armée va occuper les locaux des anciennes fortifications et, faisant preuve en la circonstance d'une grande fidélité, n'en bougera plus : les anciens entrepôts de la rue Ximénès abriteront la manutention jusqu'à l'incendie qui les détruit ; l'Intendance se fixe place de la Perle, l'hôpital Baudens occupe le mur d'enceinte de l'ancienne place forte, l'Arsenal est au bas de la rue du même nom, la Marine Nationale s'abrite derrière l'embryon de jetée au fort Lamoune.

Il y eut donc des transferts de compétence mais les édifices restèrent ce qu'ils étaient. Si les Oranais du siècle passé pouvaient revoir la ville, leur premier étonnement serait bien sûr de découvrir sa formidable expansion ; mais ils ne seraient pas moins surpris de retrouver leur ancien quartier intact, tel qu'ils l'ont bâti ; sa physionomie n'a pas changé depuis que M. Aucourt, ingénieur des Ponts et Chaussées, combla à la fin du XIX^e siècle, le bas ravin de Raz-el-Aïn pour en faire la place des Quinconces et le boulevard Malakoff, ombragé de platanes.



La Porte d'Espagne

Le temps, ici, n'a pas bougé. Le vieil Oran n'a pas été touché par l'urbanisme galopant qui va modifier sans cesse l'aspect de la haute ville. Ici, pas de buildings cubiques et standards, ni de larges avenues au tracé géométrique. Les maisons aux murs ocre sont du siècle passé, dans le style d'époque, et toutes patinées. Si les artères descendant vers le port (rue d'Orléans et Charles-Quint)

peuvent supporter le double sens de circulation, par contre, de part et d'autre, les voies de communication se sont ouvertes à l'époque sans plan préalable ; étroites, tortueuses, elles épousent le relief tourmenté, formant par endroits un dédale de ruelles ou même de simples passages dans lequel l'étranger s'égare facilement.

Si vous voulez partir à la découverte du vieil Oran, quittez l'artère centrale et vous serez tout d'un coup transporté à Naples : au-dessus de votre tête le linge se balance sur des cordes tendues de façade à façade entre deux roulettes ; le grincement des poulies vous accompagne dans votre promenade, mêlé aux éclats de voix des conversations entre vis-à-vis (assorties, comme il se doit, d'une débauche de gestes) et à la chanson de la ménagère invisible ; le tout baignant dans une odeur de frita et de poissons frits. Au fond des pièces on devine la petite « mariposa » tremblotante aux pieds de la Vierge, tandis que, devant la porte, le poulpe découpé en lanières, sèche sur une plaque de bois.

Tout aussi brutalement vous débouchez sur le soleil d'une petite place : le revendeur de légumes est occupé à remplir les « capazets » qui descendent des étages supérieurs, et le marchand de calentica découpe adroitement ses plaques de gâteau jaune pour les « calafates » du charpentier de marine. Immédiatement après, un réseau de venelles sombres vous emmène en Andalousie : les fenêtres sont décorées du pot de basilic et la gargoulette voisine avec le chapelet de noras. Des filets courent sur le sol ; les pêcheurs, assis à terre, les orteils en éventail pour tendre les fils, réparent leurs outils de travail, tandis que de petites vieilles ridées, toutes de noir vêtues depuis le « velo » (la mantille) jusqu'aux espadrilles, rajustent les brins des nasses d'osier ; l'odeur caractéristique du port, saumure, cordages et goudron, se mêle aux senteurs de l'huile chaude.

Dans ces quartiers proches des quais, vit une population laborieuse d'artisans, de petits boutiquiers, de gens de la mer et du port, gais, liants, toujours serviables et combien sympathiques. Tous se connaissent, au moins par le sobriquet ; on s'interpelle au passage dans la rue par une salutation ou une plaisanterie. Enfermés entre la mer et la montagne, les habitants ont conservé un certain caractère insulaire (on ne « monte en ville » que pour affaires administratives). Ils ont su, mieux qu'ailleurs, conserver leur particularisme où se mêlent toutes les coutumes du bassin méditerranéen. De très anciennes familles bourgeoises sont restées près d'eux par fidélité à la demeure, par amour du cadre et de l'atmosphère ; des noms qui ont marqué les premiers temps de la ville et du département.

Pour avoir une vue panoramique, il faut monter au caminico. Le caminico

c'est ce chantier de chèvre qui serpente au bas de Santa Cruz, au-dessus du vide, et va rejoindre les Bains de la Reine ; au printemps, c'est le Cap Kennedy des cerfs-volants. On l'appelle aussi le chemin de la mort, peut-être à cause de l'angoisse qui vous saisit quand vous êtes sensibles au vertige et qui, comme dans la chanson de Brua, vous fait voir votre tombe dans le fond. Les mauvaises langues donnent une autre explication : un renforcement de ce sentier forme un petit plateau qui servit assez longtemps de

cercle ; la doyenne, le Yacht-Club, modestement nichée au fond de la darse, semble garder un essaim de petites barques endormies en semaine ; quai opposé, c'est l'activité des chalutiers et palan-griers mêlés aux remorqueurs marqués du goéland ou cerclés de rouge. Tout à fait à votre droite, avec ses terrasses blanches s'accrochant à flanc de montagne, c'est la Calère, entre le jardin Welsford et la rue de l'Arsenal. Sir Welsford était Vice-Consul d'Angleterre à l'arrivée des Français et vivait dans une villa

peintes à la chaux ; les portes sont toujours ouvertes à la lumière ou au passant, les fenêtres toujours aussi minuscules ; les ruelles grimpent et se faufilent entre les habitations bruyantes de cris d'enfants et d'animaux de toutes sortes ; leur nom est déjà tout un programme : rue d'Alicante, de Barcelone, de la Montagne... Les lessives multicolores séchent au vent et donnent au quartier un air permanent de fête nationale. La cuisine se pratique bien souvent en plein air, au feu de bois ; à l'heure des repas, la Calère se révèle par un rideau de fumée. De temps à autre, une mère inquiète de l'absence de son rejeton, lance son nom à tous les échos dans un long appel modulé.

Tels sont, au naturel, les décors pittoresques du théâtre Espinal. Le terre-plein central, ou Place Isabelle, s'est enorgueilli de tous temps d'organiser les plus beaux feux de la Saint-Jean, visibles depuis Canastel, et les plus riches en pétards ; sur l'origine des matériaux, peut-être vaut-il mieux ne pas s'appesantir pour sauvegarder la morale ; la galerie admire en dégustant les traditionnelles fèves bouillies et piquantes. Le dernier de ces « feux » restera célèbre dans les annales par son ampleur et par l'espèce d'excitation fébrile qui entourera sa préparation et son exécution : il fut parrainé par un haut mannequin affublé d'un grand nez et le chef couvert d'un cylindre à visière, qui périt le soir de la façon que vous imaginez. C'est cette même place qui, la veille de Pâques, rassemble le plus gros contingent de boîtes de conserves vides ; reliées entre elles par de vieux fils de fer, elles seront, dès le premier son de cloche, tirées en cortège dans les bas-quartiers, dans un grand tapage de cris et de coups de bâtons, coutume dont l'origine se perd dans la nuit des temps mais qui doit avoir un sérieux fond de paganisme ; elle permettra toutefois à ses participants d'occuper un rang fort honorable dans les concerts de casseroles à venir. Il faut noter que dans ces bruyantes manifestations, comme dans toutes celles moins cycliques qui témoignaient de la vitalité de la Marine, un nom toujours le même, était avancé. Il semble, en effet, que rien n'ait pu se faire chez nous, durant les quarante dernières années, que ce soit en matière de trafic maritime, de questions sociales touchant les dockers, de la survie et du renforcement de l'ASMO, de la bonne marche des patronages ou des fêtes du quartier (sans parler des réalisations Jeanne d'Arc, Père de Foucauld, La Fontaine), non rien ne pouvait se faire sans qu'il fut question de Charles Ambrosino. Un cas.

Pour redescendre en ville, on passe par la vénérable porte du Santon, dite aussi de Kébir : en 1754, date gravée dans la clef de voûte, la corniche n'existait pas encore, il fallait traverser la montagne pour rejoindre la Marsa ; les dalles d'époque sont toutes usées par le charroi ; les deux pièces de garde latérales, sombres et secrètes, aux lourdes portes de bois cloutées, dotées de serrures énormes et de gonds bloqués par la rouille, effrayaient les enfants qui voyaient en elles des cachots. La rue Rognon conduit



Panorama de mon Village

symbolique cimetière à S.M. Carnaval ; les officiants, qui avaient récolté durant la journée, force soubressades et bouteilles de Col Bleu, rentraient chez eux ivres morts à la fin de la cérémonie.

De ce perchoir on aperçoit à ses pieds, depuis la tâche de verdure dessinée en 1836 par le Général de Létang, un moutonnement de toits de tuiles roses se pressant jusqu'aux abords de la Pêcherie et de la caserne des Douanes. Tout en bas, s'étale l'arrière-port avec ses sociétés nautiques disposées en arc de

confortable entourée de jardins ; en bon anglais, il avait été envoûté par la douceur du climat méditerranéen et par ce soleil inconnu chez lui. Il fut emporté par l'épidémie de choléra de 1849, sombre épisode qui se termina par un miracle et donna lieu à l'érection de la chapelle de Santa Cruz, futur symbole de l'Oranie entière. Enterré au cimetière catholique de Raz-el-Aïn, notre consul légua son nom aux jardins qui dominent la Calère. Lui aussi pourrait retrouver la Blanca telle qu'il l'avait quittée, avec ses maisons à simple rez-de-chaussée,

à l'église Saint-Louis, témoin des joies et des peines de tout le quartier. Edifiée par ordre du Cardinal Ximénès au XVI^e siècle, restaurée par les Français, cette église, consacrée jusqu'alors à Sainte-Marie, fut, en 1866, érigée en cathédrale sous les auspices de Saint-Louis. Le clocher de l'horloge, de construction plus récente, domine la Marine ; sur le perron Sud, de grandes statues de saints auxquels les gamins irrespectueux que nous étions aimaient à prêter un dialogue inspiré de leurs attitudes.

Accompagné d'effluves acres et malodorants on prend la longue route qui de l'Arsenal conduit à la pittoresque place de la Perle où se trouve une des plus vieilles, sinon la plus vieille maison de la ville, une maison rescapée du tremblement de terre. Sous l'occupation espagnole elle fut le siège du Tribunal de l'Inquisition, un tribunal qui, si l'on en croit les vieilles chroniques, n'eut jamais à fonctionner.

Au début de l'occupation française le général commandant la Province y résida. Nos générations y ont connu ce petit café qui avait une terrasse sous tonnelle et qui abritait de nombreuses cages de serins.

En descendant par la rue de l'Hôpital on passe devant l'école Sédiman qui, jusqu'à la Grande Guerre, eut seule la charge d'instruire la jeunesse des Bas-Quartiers et d'assurer ainsi le brassage de ses différents secteurs. Qu'on permette un souvenir ému pour deux maîtres remarquables qui ont marqué toute ma génération, MM. Lacoste et Gabay.

Nous voici à la Place de la République, grande esplanade de verdure ouverte sur le large, mais aussi école de camaraderie pour tous les âges. L'implantation judicieuse de ses dragonniers, ou arbres à touppes, offrait aux jeunes un mini-terrain de football ombragé, derrière la délicieuse fontaine Aucourt et ses dragons cracheurs, du moins jusqu'à l'arrivée du garde (que les magistrats et policiers en place, mes anciens compagnons de jeux, me jettent la première pierre). Après quoi, le kiosque à musique de style empire, était transformé en « forteresse ».

Le côté mer de la place est le sage rendez-vous des anciens navigateurs et pêcheurs retraités, en uniformes bleus et casquettes à visière de cuir, qui occupent les bancs le long du jardin ; ils peuvent suivre de là les mouvements du port et de la baie, de Lamoune à l'Aiguille ; on évoque les souvenirs, on discute du temps à venir en s'appuyant sur le zaragozano, et on respire, portée par le « levante », l'odeur poivrée de l'usine Bastos, située en contrebas. Ils savent reconnaître, au premier coup d'œil, la compagnie du bateau qui apparaît à l'horizon et mettent un point d'honneur à l'identifier avant que le pilotage n'ait hissé son pavillon. La sirène du soir sonne l'heure du retour ; mêlés au flot turbulent des cigarières, ils quittent la place de leur pas lent ; un groupe prend toutefois du retard, celui qui entoure le sacristain et Quinito, car on commente les derniers exploits de l'A.S.M.O. et cela entraîne de nombreux arrêts pour mimer, du geste et du corps, certaines phases du dernier match.

Dès la tombée du jour, places et rues s'animent dans une fumée bleue de brochettes et de sardines grillées. De la Place de Pologne au Familial, du patio Lassary au passage Mauffray, de la Place Nemours à la rue Larrey, c'est l'invasion pacifique du pavé. Dans ce spectacle en trois tableaux qui va se jouer, les rôles sont ordonnés selon les âges. Les chaises s'alignent le long des murs et les vieux vont discuter de tout et de rien sur un ton de joyeuse plaisanterie : c'est l'heure de la « tchache ». Le groupe des hommes mûrs a des attributions bien définies : dans le domaine de la khémia la Marine a toujours donné l'exemple de la magnificence, de la variété, dans la préparation des fruits du sol et de la mer ; ceux-là vont donc veiller à ce que cette réputation soit dignement maintenue ; ils vont inspecter avec soin et méthode les trois étoiles des amuse-gueules, depuis Galliana jusque chez Albert en passant par le Petit Ballon, Soler, le Platanium, le Café Glacier, Fugo et autres lieux voués au culte de l'anisette. J'en passe et des meilleurs.

La jeunesse quant à elle, se promène dans la rue même en un va et vient continu, au grand désespoir du watman. Mais que dire contre cette cohue bon enfant ? On sent que pour tous, le plaisir d'être dehors, de s'agiter, de se détendre, est la chose la plus précieuse de l'existence. Circulant au milieu de la foule, un petit bout de femme au timbre aigu propose du « fromage de lait » ; le poissonnier ambulant va de porte en patio, son cageot sous le bras, la balance de l'autre, annonçant anchois et caramels « frais pêchés », pour se faire entendre et couvrir le parler méridional qui est sonore, il crie à tue-tête dans son accent chantant « sardina véritable, a franco la livra » ; l'odeur est celle de la marée et les poissons ont les yeux clairs, alors que leurs cousins d'outre-Méditerranée, que nous connaissons un jour, auront, pour un prix plus aristocratique, un parfum sui généré de Baie des Anges et le regard vitreux ; notre ami Gasparet qui a toujours le mot juste, dira qu'ils sont lagagneux.

Ce n'est que fort avant dans la soirée que, par groupes, on regagne son domicile. La fumée se dissipe, le bruit s'estompe. La Marine va s'endormir dans son décor médiéval de tours, de bastions et de châteaux, sous la protection de Notre-Dame de Santa Cruz qui tend ses bras tout là-haut dans le ciel.



Pardonnez-moi, j'ai parlé bien longtemps. Je rêvais... je me croyais toujours là-bas. Peut-être parce qu'on vient de me dire que La Marine est morte, qu'il n'y a plus personne, que tout s'écroule. Et je me suis laissé aller à remuer la cendre de mes souvenirs parmi les ombres et les vieilles pierres.

Jean CHASPOUL.

VŒUX

Le Comité des AOCAZ,

La Rédaction de l'Echo de l'Oranie

adressent à leurs amis dispersés dans l'Hexagone et à ceux qui sont disséminés à travers le monde, leurs vœux les meilleurs à l'occasion du Nouvel An.

MAISON DE RETRAITE ET DE REPOS pour personnes valides

Grand parc
Calme entre mer et montagne
Régimes et
surveillance médicale assurés

LES MIMOSAS

06 Grasse - Magagnosc

Tél. 87.34.67

UN BEAU PROJET

L'Amicale des Français d'Outre-Mer de Saint-Etienne, dont le président est le docteur Robert LACHEZE, du Telagh, projette de créer, sur les premiers contreforts des monts du Lyonnais (altitude 400 m), une colonie de vacances pour enfants de rapatriés.

En réalité, les projets sont bien avancés et le député-maire de Saint-Etienne, M. Michel DURAFOUR, qui s'est toujours penché avec beaucoup de sollicitude sur le sort des Pieds-Noirs, a promis son aide et nous savons qu'elle sera substantielle. Sera-ce suffisant ? Incontestablement non.

C'est pourquoi nous faisons appel aux sentiments de solidarité des Pieds-Noirs qui ont quelques moyens. Une colonie de vacances, dans un cadre merveilleux, pour nos malheureux petits gosses, n'est-ce pas une initiative admirable ? Alors, faites qu'elle devienne une réalité.

Ecrivez au docteur R. LACHEZE :

Amicale des Français d'Outre-Mer
Café de la Manu
Place Carnot
42 SAINT-ETIENNE

BON TAILLEUR ?...

... Mais notre ami

Ernest BRAVO

34, Boulevard Raimbaldi
NICE